Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 2 (1927-1928)
Heft: 4

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Fonds du Bulletin.

Dans notre numéro de mai 1927, nous annoncions la création d'un fonds spécial destiné à assurer la publication du *Bulletin*. Dans sa modestie, celui à qui nous devions cette idée, et qui, par un don anonyme de cinquante francs, avait commencé à la réaliser, ne nous eût pas autorisés à le faire connaître. Maintenant nous pouvons dire que M. le professeur Charles Burnier a été le promoteur et le véritable fondateur du Fonds du Bulletin. Il a semblé au comité que, pour marquer la reconnaissance de la Société envers M. Burnier, il ne pouvait mieux faire que de donner à ce fonds le nom de *Fonds Charles Burnier pour les publications de la Société des Etudes de Lettres*. Madame Burnier a bien voulu donner son assentiment à cette initiative, que le comité soumettra à l'approbation de l'Assemblée générale.

Uniquement alimenté par des dons bénévoles, le fonds du *Bulletin* est encore bien modeste, puisqu'il n'a reçu depuis sa création que cent trente francs. Pour qu'il rende tous les services qu'on a le droit d'en attendre, il est nécessaire qu'il s'accroisse plus vite et dans des proportions plus considérables. Aussi le recommandons-nous à la générosité de nos lecteurs ; ils saisiront avec empressement, nous en sommes certains, cette occasion de s'associer à l'hommage rendu à M. Burnier, tout en assurant l'existence, au sein de la Société, d'un organe de liaison et d'information dont le rôle, modeste sans doute, ne paraît pas inutile, et que le Comité aura à cœur de développer et de perfectionner.

Etat nominatif.

Une nouvelle liste des membres de la Société sera jointe à l'un des prochains bulletins.

Décès.

M. E. Chatelanat, professeur à l'Université.

Démissions et radiations.

Mlle L. Biaudet, M. P. Ferrier, M. V. Franke, M. R. Morax, M. G. Panchaud, M. N. Webster, Mlle J. Werner.

Admissions.

Mlle G. Godet, avenue de la Gare 11, Lausanne.
M. W. Grenier, professeur honoraire à l'Université, boulevard de Grancy 37, Lausanne.
Mlle E. Môzes, stud. litt., chemin de Boston 7 *a*, Lausanne.
Mlle B. Paris, stud. litt., Petit Beaulieu 4 *a*, Lausanne.
M. A. Ramseier, artiste peintre, avenue de Contigny, Lausanne.
Mlle M. Rochat, prof., avenue de la Harpe 12 *a*, Lausanne.

Conférences publiques.

Le 17 décembre, M. Louis Gillet, de la *Revue des Deux Mondes*, a parlé à l'Aula de l'Université des *Noëls dans l'art*. Son dessein était de montrer les variations que la sensibilité humaine avait, au cours d'une longue évolution, brodées sur le thème éternel de Noël.

Le premier art chrétien, presque entièrement hellénique, présente dans un bas-relief la Vierge assise, calme, les yeux détournés de la scène. Puis le christianisme retrouve son berceau à Jérusalem; un art nouveau s'y développe, historique et réaliste. Les ampoules de Monza, qui ont gardé les traits essentiels des mosaïques de Bethléem, offrent, soit une Vierge étendue et souffrante, soit une Vierge de majesté, trônant, le Christ sur ses genoux. Au Moyen âge, l'art, atteignant un degré supérieur, élimine certains traits trop rudes; il est déjà raffiné, régulier, voire académique; il n'émeut pas. Les bergers font place aux Mages, symboles de l'humanité, dont on fait des rois, ayant chacun son nom, son âge, sa physionomie. Sous l'influence du mouvement démocratique et de saint François d'Assise, la scène devient pathétique. Les Méditations sur la vie de la Vierge, par saint Bonaventure, d'une part, les Mystères, de l'autre, fournissent des attitudes et des détails de

mise en scène. La Vierge est à genoux et adore l'Enfant Jésus. Puis les bergers reparaissent. On commence à multiplier les bêtes autour de la crêche. Les grandes découvertes introduisent l'exotisme, d'abord discret, puis débordant chez Rubens et Véronèse: le décor étouffe la scène. Le Corrège noie le tableau dans le clair-obscur ; Rembrandt fait sortir le cortège des Mages de profondes ténèbres, symbole grandiose de la nuit qui pèse sur le monde. Le dix-huitième a de jolis Noëls, mais pas de pathétiques. L'école de David et celle d'Ingres ignorent Noël. James Tissot passe des années en Palestine et peint des Noëls exacts dans les lieux, les costumes, les types, mais sans vie. D'autres artistes, au contraire, se libèrent résolument du souci d'exactitude archéologique ou géographique, tels les Préraphaélites, qui placent Noël dans un décor de rêve ; tels les modernes, un Carrière, un Forain, qui le trouvent autour d'eux, dans les plus humbles scènes de la vie de tous les jours.

Qu'est-ce que la joie de Noël ? se demande le conférencier en terminant. C'est la joie de la naissance. Un enfant qui naît, c'est un espoir qui se lève, c'est l'attente vague de quelque chose de nouveau pour l'humanité. Et pour que cet espoir ne soit pas vain, il faut qu'en définitive le bien en ce monde l'emporte sur le mal.

Conclusion pleine d'optimisme, sur laquelle se séparèrent les auditeurs, trop peu nombreux, qui, pour venir entendre M. Gillet, avaient bravé un froid sibérien, et qui furent amplement payés par cette conférence, d'une documentation abondante et sûre, et d'une parfaite tenue littéraire.

* * *

L'annonce d'une conférence de M. Serge Karcevski, privat-docent à l'Université de Genève, n'avait pas attiré assez de monde pour remplir la Salle Tissot, le 25 avril, et ce fut dommage pour les absents, qui perdirent ainsi une occasion de voir jouer devant eux les ressorts de l'œuvre littéraire de Léon Tolstoï. *Tolstoï écrivain*, et non philosophe, réformateur social, apôtre : tel était, en effet, le titre choisi par M. Karcevski.

On oublie trop souvent que Tolstoï a, pendant soixante-cinq ans, fait œuvre d'écrivain. Comme tel, il trouvait dans la langue de son temps un instrument qu'il n'avait pas créé lui-même, et qui lui présentait un stock de procédés déjà formé. Ces procédés, il pouvait les rejeter ou les accepter. Il les rejette, et avec eux, tout le romantisme banal et usé de son époque. C'est qu'il est un tempérament vigoureux, combatif; il aime le naturel, le spontané, l'inconscient; il hait le conventionnel, le faux. Tout imprégné de Rousseau, de Sterne, de Töpffer, il dégonfle à coups d'épingle les ballons romantiques: l'exotisme du Caucase, dont il montre le néant; le faux héros, auquel il oppose l'homme vraiment courageux, qui ne cherche pas l'effet: ici, il a pour maître Stendhal. Ses procédés sont le paradoxe, la simplification, la décomposition. La fin de *Guerre et Paix*, cette gigantesque épopée à neuf cent soixante personnages, qui se termine autour d'un lange d'enfant: voilà le paradoxe. Les romantiques prenaient tout en bloc; Tolstoï simplifie tout. Ce qu'il n'aime pas, il le décompose par l'analyse, ainsi la liturgie dans *Résurrection* : il n'en reste rien. De ce qu'il aime, au contraire, il fait des tableaux synthétiques. A ces procédés s'ajoutent la généralisation et la « détaillisation », comme il l'appelle lui-même.

Tolstoï aimait à raisonner, mais il était mauvais penseur. Ses raisonnements sont simplistes, primitifs même. Il commet des pétitions de principe. Rien d'étonnant chez qui mettait au-dessus des « conclusions directes et erronées de la raison » les « conclusions stupides et infaillibles de l'expérience ».

L'art de Tolstoï se montre dans la construction de la phrase. Il a beaucoup travaillé son style. Il rejette aussi bien la phrase aisée et coulante de Tourguenev que la phrase illuminée et métaphorique des romantiques. Il transcrira les choses à la façon d'un protocole, sans souci de la beauté formelle. La phrase doit être naturelle. C'est la réalité elle-même qui nous parle. « Mon seul trésor », disait-il, « c'est la vérité ».

Même en abandonnant la littérature, Tolstoï est resté écrivain.

Pédagogue, réformateur religieux, sociologue, il a employé les mêmes procédés que dans sa lutte contre le romantisme.

L'étude fouillée et pénétrante de M. Karcevski recueillit de vifs applaudissements.

* * *

La presse quotidienne a dit le grand et légitime succès obtenu, le mercredi 2 mai, par la lecture du *Prométhée d'Eschyle*, dans l'adaptation française de M. André Bonnard. Ce fut une heure de pure et haute jouissance artistique. M. Gaston Bridel, qui prêtait sa voix aux héros du drame, fut tour à tour le dédain, la révolte, l'ironie, le sarcasme, la pusillanimité, la servilité, l'insolence, la pitié. Dans ses accents vrais et pathétiques, dans la texture solide et le rythme souple de la phrase, dans la force et la grandeur de l'expression, dans la poésie des images, il semblait que passât le souffle même d'Eschyle.

Conférences de « mise au point ».

Le 10 mars, M. Roux, secrétaire d'ambassade à l'Ambassade de France à Berne, a fait, devant un auditoire restreint, mais attentif et charmé, une conférence magistrale sur *Les dernières études relatives à la fin de l'Empire romain.* A une information large et approfondie M. Roux joint le don de l'ordre et de la clarté, l'agrément de la parole, la sûreté dans le choix des faits caractéristiques, le mouvement et la vie dans les tableaux d'ensemble, enfin l'art de créer et de soutenir l'intérêt.

Depuis une vingtaine d'années, nos connaissances sur l'Empire romain ont été renouvelées, tant par les fouilles de Tripolitaine, de Syrie, d'Egypte, que par une étude plus serrée des textes, et par l'orientation de la recherche sur les alentours de l'Empire. De nombreux travaux de détail ou de synthèse permettent de mesurer l'étendue de ces investigations et l'importance des résultats obtenus.

Le cinquième siècle est plus vivant que ceux qui l'ont précédé,

et qu'il résume, tout en étant le berceau des nations modernes. Trois générations, très différentes l'une de l'autre, le remplissent. La première, de 400 à 425, essaie de créer, comme Auguste, l'ordre et la paix du monde ; la seconde, de 425 à 460, a peur des responsabilités et se replie sur elle-même ; la dernière, de 460 à 500, cherche à reconstruire et crée les nations, c'est-à-dire le système moderne.

La première génération est favorisée ; elle voit grand. Ce sont les paysans qui gouvernent, après avoir défendu l'Empire contre les Barbares. La cellule sociale n'est plus alors la *civitas*, mais le *pagus*. L'Empire se calque sur le *pagus*. L'élément régional l'emporte de plus en plus. Les *pagi* s'unissent en *civitates*, les *civitates* en provinces, les provinces en diocèses. A force de serrer de près les réalités du terroir, l'Empire fait sortir de lui les unités nationales modernes.

L'Empire a cherché par divers moyens à réaliser l'unité universelle autour de lui. Il a essayé de civiliser la Russie par les Goths, d'établir la liaison avec les Indes et d'installer le christianisme dans la région caucasique, et il a pourvu à la défense de la Mer Rouge par l'organisation de l'Ethiopie.

En Occident, il met en œuvre une nouvelle politique, dès qu'il ressent les premiers contre-coups de l'invasion des Huns. Ceux-ci, sans doute poussés par une sorte de fatalité économique, avaient envahi la Chine, puis, chassés, avaient marché vers l'ouest. Sur la Volga, ils s'étaient heurtés aux Germains, avaient battu les Ostrogoths et étaient parvenus au Danube. Devant cette menace, Stilicon, Germain d'origine, conçoit l'idée géniale de réaliser la paix entre Romains et étrangers. On admet les Germains à l'intérieur de l'Empire avec le *jus hospitii*. Stilicon crée sur le Rhin des marches frontières, sortes d'Etats militaires liés à Rome par des traités : les Francs, les Burgondes, les Alémanes. A son retour à Rome, il est célébré par Claudien. On se figure un avenir de paix et d'unité.

La paix entre les Germains et Rome, les Huns stabilisés, l'expansion vers l'Orient : c'était un beau rêve. Malheureusement,

en 424, la grande génération du début du siècle est morte. Tout le dispositif est arrêté brusquement. Stilicon a été assassiné. L'Empire tombe à Valentinien III. La régente, Galla Placidia, au lieu de rester à Arles pour surveiller le Rhin et la frontière nord, va à Ravenne avec son fils. Là elle est entre les mains de l'Amirauté locale, qui ramène la flotte dans la Méditerranée. Dès lors, les pirates ont les mains libres dans la Manche. Les Scots envahissent la Calédonie et l'ouest de la Grande-Bretagne, que l'armée romaine, dans l'impossibilité de se ravitailler, a déjà dû quitter en 424. Les Bretons appellent les Saxons à leur aide ; ils ont rompu à contre-cœur avec le monde romain, qui n'a pas voulu les secourir. L'Afrique subit une crise terrible : anarchie, luttes civiles, séparatisme religieux. Elle appelle les Vandales. Genséric prend Carthage. L'Afrique est perdue pour Rome entre 419 et 429 environ. L'Empire perd aussi la frontière du Rhin par la faute d'Aétius, qui cherchait l'alliance de Rome et des Huns, mais qui fut joué par Attila. L'Occident se désintéresse de l'idée impériale.

La troisième génération va rétablir les choses, mais sans reconstituer l'Empire. Trois puissances nouvelles : les nations, Constantinople, le Pape et l'Eglise, vont créer le monde moderne qui sortira du monde romain.

Partout des gouvernements autonomes forment des entités nouvelles. L'Italie se donne à un chef d'armée, Ricimer, auprès de qui les empereurs ne sont plus qu'une formule. On parle d'Italie autonome. En 476 on dépose Romulus et l'on établit un roi, Odoacre. La Gaule se constitue en puissance fédérative. Le pouvoir fédéral est confié à un chef d'armée, continuellement en relations avec les Francs, un Aegidius, un Syagrius. Aegidius et Childéric résident l'un près de l'autre à Paris. Mais leurs fils se brouillent; Clovis tue Syagrius et règne sur la Gaule. Même chose en Espagne avec les Wisigoths, en Grande-Bretagne avec les Saxons. Ainsi l'on voit l'idée nationale sortir à la fin du cinquième siècle à la fois des traditions romaines du diocèse et de la désaffection à l'égard de l'idée impériale.

Constantinople est devenue une espèce de centre d'arbitrage et d'équilibre international, après avoir commencé par être un lien commercial entre les différentes nations. C'est elle qui a aidé les rois à se considérer comme membres d'une même famille.

Le Pape et l'Eglise ont aussi travaillé à faire l'union. Quand l'Empire resserre ses frontières, l'Eglise cherche à étendre les siennes.

Le cinquième siècle couronne donc toute la tradition de la politique impériale. Au commencement, l'idée d'unité romaine reparaît, mais ne se réalise pas. A la fin, se dégage une conception nouvelle de l'Europe, qui est l'épanouissement de l'idée romaine; c'est déjà la Société des Nations, *civitas nationum* (Saint Augustin). Jusqu'au sixième et au septième siècle, l'Empire se survit et continue à alimenter la civilisation européenne. Mais l'entrée de l'Islam en Syrie et en Egypte crée un nouvel état de choses: c'est le commencement du Moyen âge.

* * *

Nous ne pouvons que signaler ici, faute de place, le très grand succès de la conférence de M. W. Jéquier sur *L'enseignement de la récitation au collège*, faite le 21 janvier, et de la leçon type qui, à la demande des nombreux auditeurs de M. Jéquier et grâce à l'appui du Département et à la bienveillance de MM. les directeurs du Collège classique cantonal et du Collège de Rolle, est venue très heureusement la compléter et l'illustrer le 5 mai. Nous nous réservons d'y revenir en détail dans notre prochain numéro.

Colloques.

Les dévoués secrétaires des colloques ont bien voulu nous envoyer leurs rapports. Nous les en remercions, en nous excusant de ne pouvoir donner qu'un résumé de ces intéressantes communications.

Anglais. Le colloque d'anglais s'est occupé de *la littérature américaine contemporaine.* Il a tenu quatre séances, où ont été présentés les travaux annoncés dans le numéro 3 du *Bulletin.* La

participation a été moyenne, avec huit à dix personnes par séance. Les travaux ont donné lieu à des discussions, auxquelles la majorité des auditeurs ont pris part avec autant de profit que de plaisir. Le colloque a décidé de se réunir régulièrement pendant l'été, avec le même sujet d'étude.

Langues anciennes. Le colloque de langues anciennes s'est réuni cinq fois. Les communications prévues, et dont les titres ont été donnés dans le numéro 3 du *Bulletin*, ont été présentées dans l'ordre du programme, du 28 septembre au 29 février. Le colloque compte entendre le 16 mai M. A. Bonnard, sur Marc-Aurèle et la décadence de l'hellénisme. Il projette de se réunir une dernière fois en un souper champêtre, où il discutera de son programme pour l'hiver 1928-29. La fréquentation a été de vingt à trente personnes, en augmentation très sensible sur l'année précédente. Les discussions ont été en général assez nourries. L'un des travaux présentés, celui de M. Bosshardt sur Epictète, sera publié dans la « Revue de Théologie et de Philosophie ».

Linguistique. Le colloque de linguistique a eu quatre réunions, groupant de cinq à sept personnes. Il s'est proposé comme premier objet d'étude : *La phonétique du patois de Sottens.* Il a cherché à en fixer les phonèmes, en se servant du système de transcription de l'Association phonétique internationale. Cette première période a été surtout une période d'organisation et de prise de contact.

Philosophie. Le colloque de philosophie s'est réuni sept fois, du 24 septembre au 5 mai. On a étudié l'ouvrage de *Brunschvicg* : " *Les progrès de la conscience dans la philosophie occidentale* ". M. le professeur A. Reymond a donné une introduction générale à la pensée de Brunschvicg. Puis on a abordé le livre lui-même, chapitre par chapitre. Les travaux destinés à introduire la discussion à chaque séance ont été présentés par M. Gex (trois travaux), M. Diez et M. Volait. Une réunion est prévue pour le mois de juin, avec un travail de Mlle Doleyres sur le chapitre consacré à Rousseau. La participation, avec une moyenne de cinq ou six personnes, a été légèrement plus faible que l'année précédente, mais ce fait, dû peut-être dans une

certaine mesure à la difficulté plus grande du sujet, s'explique surtout par des circonstances fortuites, et il n'a pas eu d'influence fâcheuse sur le travail.

Nouvelles des membres.

M. Paul Vallette, membre d'honneur de la Société, professeur de langue et de littérature latines à l'Université de Strasbourg, a été appelé à la Sorbonne. Nous sommes heureux de cette nomination, juste récompense d'une œuvre scientifique hautement appréciée des spécialistes et des lettrés, ainsi que d'un enseignement universitaire dont les anciens étudiants de M. Vallette à Lausanne n'ont pas oublié la solidité, la finesse et le charme.

M. A. Bocherens a été nommé maître de mathématiques au Collège de Vevey ; Mlle J. Maillard, maîtresse des cours spéciaux de français pour élèves de langues étrangères au Gymnase des jeunes filles de la Ville de Lausannne ; M. M. Monnier, maître d'anglais et de français à l'Ecole de commerce de Lausanne ; M. H. von der Mühl, maître d'allemand au Gymnase scientifique et au Collège classique de Lausanne ; Mlle M. Perelman, maîtresse gymnasiale de français et d'allemand à l'Ecole supérieure d'Yverdon ; M. H. Perrochon, maître de français au Collège de Payerne ; M. M. Reymond, maître d'allemand au Collège de Montreux.

Mlle J. Ernst quitte l'Ecole supérieure d'Yverdon pour un poste de secrétaire à la Société des Nations, à Genève.

Revision des statuts.

Le travail de revision des statuts, annoncé dans le numéro 3 du *Bulletin*, s'est révélé plus difficile et plus long qu'on n'eût pu le penser d'abord ; il n'est pas achevé et ne pourra l'être pour la prochaine Assemblée générale ordinaire. Le Comité se voit donc dans l'obligation de renvoyer le dépôt et la discussion d'un projet de nouveaux statuts à une Assemblée générale ultérieure.